

**Albert PRIN**

*Salésien de Don Bosco*



# *Marguerite Bosco*

*mère du Vénérable Don BOSCO*



LIBRAIRIE DE L'ORATOIRE SAINT-CHARLES

63, Boulevard Léopold, 63

— TOURNAI —



ALBERT PRIN  
*Salésien de Don Bosco*

# *Marguerite Bosco*

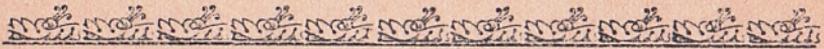
*mère du Vénérable Don BOSCO*



*Nihil obstat :*  
28 Augusti 1926  
Em. CLAEYS, cens. deput.

---

*Imprimatur :*  
Tornaci, 13 Septembris 1926  
V. CANTINEAU, vic. gén.



## AU SEUIL.

---

*Au seuil même de cette humble brochure, saluons déjà bien bas Marguerite Bosco.*

*Cette femme fut loin d'être quelconque. Dieu l'aima, Il l'orna de ses dons lumineux et fortifiants, et sur ce champ de bataille dont les âmes sont l'enjeu final convoité par Satan, Il daigna s'en servir pour former à la lutte et lancer dans le monde au nom du bien à faire, un de ses conquérants les plus aimables et les plus merveilleusement armés, le Vénérable Don Bosco.*

*Enfant, cire molle baptisée, elle apprit surtout à prier, et quand elle eut grandi, ses parents la façonnèrent plus formellement encore à la piété en même temps qu'ils lui firent aimer le travail.*

*Elle préférerait, après l'église de son village, le foyer familial. Elle y serait restée, mais son père lui déconseilla le célibat.*

*Epouse, mère de famille, puis veuve, hélas ! au bout de peu de temps, elle ne faillit à aucun de ses devoirs ; elle alla même au-delà, sans craindre l'héroïsme. Elle savait que Dieu qui fait les croix, fait aussi les épaules et que nul ne l'égale, ni ne peut l'égaliser dans l'art des proportions.*

*Ses jours furent embaumés car elle sut les remplir : fidèle à la grâce, elle pratiqua, en effet, de façon peu commune, toutes les vertus et son sillage fut à la fois une lumière et un parfum.*

*Quand vint la mort, Marguerite était prête : son âme portait une toilette sans tache, son cœur ne battait que pour Dieu et sa pensée, depuis longtemps, s'était ancrée là-Haut.*

---



## CHAPITRE I.

---

Marguerite Bosco. — Sa naissance, sa jeunesse. —  
Quelques traits de son caractère.

Le 1<sup>er</sup> Août 1788, Capriglio, sympathique commune du district et du diocèse d'Asti, vit successivement naître et baptiser notre héroïne, Marguerite Ochiena, celle que, par anticipation, nous avons désignée sous le nom de Marguerite Bosco.

Melchior Ochiena, chrétien intègre et son épouse, une chrétienne admirable en tous points, ne gaspillaient pas les grâces de l'état de mariage. Ils avaient déjà deux enfants ; quatre autres qui palpitaient depuis toujours dans les desseins de Dieu, devaient en descendre aimablement au cours des années suivantes. Cinq fils, deux filles, ce total de sept héritiers, ne put déplaire à leurs vieux jours, car ils n'appartenaient pas à la période décadente de ce faux point d'honneur ! qui conduit au culte de l'enfant unique. Bref, une naissance de plus, sous ce toit relativement aisé, passait à bon droit, pour un sourire accentué du Ciel.

Marguerite ne mentit pas aux espérances qu'elle avait fait concevoir. Docile à l'empreinte, elle se laissa façonner à la vie, par la parole et les exemples conjugués d'un père et d'une mère qui ne voulaient rien dire, ni rien faire non plus en marge de l'Évangile. Ses premiers pas furent donc ensoleillés par la doctrine de notre sainte religion,

grâce à quoi, dès son premier matin conscient, elle marcha vers Dieu, l'âme et le cœur saintement en équilibre. L'on put, sans violenter la vérité et sans faire rougir les mots, la classer d'abord parmi les meilleures enfants puis parmi les meilleures jeunes filles.

Comme but, Marguerite s'était noblement assigné la perfection chrétienne. Et voilà qui déterminait les généreux efforts dont, avec la grâce, elle assurait la coordination. Sur la voie du progrès, ses énergies faisaient des bonds.

Son programme pouvait se résumer en deux choses : la prière et le travail.

Sa piété répugnait à la mièvrerie autant qu'à l'ostentation et sa prière n'avait rien de vaporeux. Assidue, malgré la distance de l'église paroissiale, à la messe du dimanche et des fêtes, fidèle à la pratique des Sacrements, avide toujours d'entendre la parole de Dieu, elle émergeait, dans ce beau sens, au village de Capriglio. Les fêtes profanes auraient pu attirer son jeune âge en promettant à son inexpérience des récréations apparemment indifférentes ; mais, elle avait l'intuition du danger et ne voulait à aucun prix se laisser encercler. A qui tentait de l'y entraîner, elle répondait tout bellement : « ...J'ai été à l'église... ; ma promenade est faite... et je n'ai point la force d'en faire une autre ». Quant au bal, il ne fallait pas l'y inviter, si on ne voulait l'entendre invariablement répondre : « Qui veut jouer avec le diable ne pourra se réjouir avec Jésus-Christ ».

De nos jours, il est vrai, la plupart des jeunes filles n'ont ni cette sévérité doctrinale, ni moins encore cette

conduite occasionnelle d'abstention. La musique s'est faite plus charmeuse et plus enveloppante pour leur fournir une circonstance atténuante ! Et c'est bien moins à l'église qu'au bal, paraît-il, que l'on peut rencontrer les vertueux jeunes gens qui se muent en fiancés !

Que Marguerite ne paraisse pas cependant avoir ici une décevante rigidité. Elle trouvait, au sein même de sa famille, de quoi nourrir sa joie et de quoi se distraire. Pourquoi, dès lors, et ayant fait provision de vertu, se serait-elle exposée à se laisser dévaliser. Il n'y a pas de redoutable que l'ensorcellement d'un rythme ou des violons quand on danse ! La volonté de ne faillir en rien peut être là, on le concède, mais les appétits de la nature humaine y sont aussi...

L'humble jeune fille le savait ; sagement elle observait les suggestions de la pudeur, à la grande satisfaction de ses parents et de son curé, à l'avantage aussi de ses frères et de sa sœur auxquels elle donnait ainsi le réconfort du bon exemple.

D'ailleurs elle gagnait bien son repos dominical. Les jours ouvrables la trouvaient chacun à la tâche manuelle, l'aiguille en main ou la main au dur labeur de la campagne.

Son caractère se dessinait nettement, sur un fond inaltérable de probité et de droiture. Le joug du Seigneur lui était suave et léger, car elle aimait le devoir et la loi. Sa volonté était étonnamment robuste et son bon sens merveilleux. Sa franchise, ennemie des agissements obliques, éclatait parfois, en laissant leur âpre verdure à

certaines vérités. Sa prudence, vertu régulatrice, la préservait des abîmes et des faux pas.

De plus, elle était d'un rare courage ; forte de son droit, elle savait le faire valoir, témoin ce fait emprunté à son premier biographe (1).

On était en 1804. Napoléon faisait verser et des larmes et du sang. Un escadron allemand vint s'établir dans la contiguïté de la maison Ochiena, non loin du maïs que l'on y avait exposé tout exprès au soleil. Harrassés ou désireux de deviser par groupes, les soldats se retirèrent dans un champ, mais leurs montures n'en n'ayant pas fait autant, bientôt ce fut une invasion de chevaux on devine en quel lieu. Marguerite s'en aperçut qui voulut protéger son maïs. Ses cris furent vains : les chevaux ne comprenaient pas le piémontais, ils ne comprenaient que la faim, et les allemands qui ne comprenaient guère plus, cependant pouffaient de rire.

La jeune fille ne se laissa pas déconcerter. Elle décocha ses apostrophes aux cavaliers, malgré la pluie de ia, ia, et de rires qu'ils firent tomber sur chaque mot de ses phrases acérées.

Finalement, elle leur dit : « Ah ! vous riez ! Il vous im-  
» porte peu... à vous... de voir absorber notre récolte !  
» Çà ne vous a rien coûté ! Mais nous avons sué, nous,  
» toute une année pour recueillir ce maïs ! Et cet hiver,  
» que mangerons-nous ? Avec quoi faire la polenta ? (2)

---

(1) Don Lemoine.

(2) Polenta. Mot italien qui désigne une sorte de bouillie faite soit avec de la farine de maïs, soit avec de la farine de châtaigne. On peut aussi préparer cette sorte de bouillie avec des pommes de terre. Les italiens en sont très friands.

» Vous êtes les plus forts, mais est-ce là une raison ? »

Pour toute réponse, elle eut des ia répétés à l'infini et sur un ton que nous n'avons pas à qualifier.

Marguerite s'échauffa; des soldats s'approchèrent. Elle y alla de son monosyllabe bo, bo, plaisant et moqueur à la fois; les cavaliers lancèrent encore des ia. Elle perdit patience: « Oui, leur dit-elle, bo et ia, savez-vous bien ce que ça veut dire? Boia veut dire bourreau. » Bourreaux? Oui, voilà ce que vous êtes, vous qui dévastez nos champs, vous qui pillez nos récoltes ».

Après quoi, cessant de parlementer, elle alla chercher une fourche et en frappa, avec le manche, les chevaux indiscrets. Mais comme l'argument n'était pas exploité par le bon bout, les bêtes s'y montrèrent peu sensibles, et force lui fut de retourner son arme pour en piquer le flanc et les naseaux de la gent quadrupède qui, enfin, se sauva à toutes pattes!

Marguerite resta face à face avec les autres ennemis! Confus, les soldats n'osèrent frapper cette jeune fille de seize ans. Ils se retirèrent, la honte au front. Ils étaient venus de bien loin pour perdre une partie de ce genre et force leur fut de rengâiner leur ironie.

---

---



## CHAPITRE II.

---

**Le mariage. — La maternité. — La grande épreuve de la mort et celle de la détresse.**

Marguerite avait vingt-deux ans. Elle restait pieuse, soumise à ses parents et ardente au travail. Soucieuse de son honneur et par là même vigilante, elle n'avait laissé personne se faufiler dans son cœur et rien, par ailleurs, ne s'était infiltré dans sa pensée qui la prédisposât à tel ou tel fléchissement. Ses heures préférées, hormis le temps qu'elle consacrait aux offices religieux et à la prière, étaient celles qu'elle pouvait passer dans l'atmosphère intime du foyer domestique. Elle y communiait à la simplicité de la vie de famille; elle eût voulu y rester, pour y prêter, jusqu'au bout de leurs jours, à son père et à sa mère, l'appui tendre et valide de son amour filial et de son dévouement.

Quelqu'un l'avait remarquée, François Bosco. Présentons-le.

François, petit propriétaire, était veuf depuis quelque temps. Mais, chrétien dans toute la beauté du terme depuis son enfance, il portait son deuil cruel sans murmurer. Sa mère lui aidait de son mieux dans maints travaux; son jeune fils, Antoine, âgé de neuf ans, l'aimait, tout en ayant déjà un caractère intolérant et ombrageux, et ses deux serviteurs lui étaient fort attachés. Sa maison n'avait rien de luxueux; elle faisait partie d'un hameau

baptisé « les Becchi », et jusqu'auquel se prolonge, maintenant encore, sur une poétique éminence, le village piémontais de Murialdo. Ses champs, situés tout près de sa demeure étaient redevables à son travail méthodique et journalier, de la fertilité qui les couvrait chaque année.

Enhardi par le besoin de rencontrer un cœur qui serait digne du sien, et après en avoir imploré du divin Maître la faveur dans ses confiantes prières, François Bosco demanda la main de Marguerite Ochiena.

La jeune fille fut surprise. Après Dieu, c'était sa famille qu'elle aimait le plus, et ses projets d'avenir n'avaient jamais comporté le mariage. Mais son père lui ayant conseillé d'agrèer François, elle le fit, sachant fort bien, en même temps, qu'à ses devoirs d'épouse s'en ajouteraient d'autres vis-à-vis d'une belle-mère dont la santé s'ébréçait et vis-à-vis d'un beau-fils qui lui rendrait la vie plus méritoire que son mari de demain.

Et le mariage de François et de Marguerite fut scellé par le Sacrement le 6 juin 1812. Les deux époux en signèrent le contrat, le cœur en état de grâce. Ils s'étaient confessés, ils avaient communiqué et leur foyer s'inaugura ainsi dans l'amitié du Ciel, le vrai porte-bonheur.

Le Christ domina la vie de ce récent ménage. La prière y occupa sa place dans l'horaire ; tous les devoirs religieux furent en honneur ; la fidélité conjugale fut adéquatement observée ; la propreté, le travail, l'économie régnèrent dans une infatigable harmonie. Deux enfants y naquirent : Joseph qui vint au monde le 8 avril 1813 et Jean-Baptiste qui vit la lumière le 16 août 1815.

Mais l'épreuve descendit des mêmes mains que la joie.

François avait pris froid en descendant à la cave, alors que perlant de sueur, en revenant des champs, il aurait dû s'asseoir dans une conciliante atmosphère. Une fluxion de poitrine le clouait maintenant au lit. Les soins délicats et les médicaments de circonstance vainement se liguèrent contre le mal assiégeant. Tout, si l'on excepte la prière bien faite qui n'est jamais chose perdue, tout, devons-nous dire, fut inutile. La mort n'a pas de cœur : sa main ne quitte pas la faux, et ce fut elle qui vint le 12 mai 1817, faire tomber François dans son éternité. Par bonheur, ce chrétien ferme et logique avait reçu les derniers Sacrements en pleine connaissance, il avait pu faire ses recommandations extrêmes et son âme devait être bien ornée quand elle comparut au Tribunal de la Justice infinie.

Marguerite n'éprouva aucun sentiment blasphématoire de révolte ; sa résignation n'eut pas un caractère purement passif. Elle se servit même de ses larmes pour dire à Dieu le merci héroïque de l'acceptation. En répandant sa lumière, l'épreuve lui avait permis de lire une partie de son rôle dans le plan mystérieux du Seigneur : il lui faudrait, à l'avenir, gouverner seule sa maison, assurer la subsistance d'un foyer mutilé par la mort, équiper pour la vie et non préparer à de chimériques concours, son fils adoptif et ses deux jeunes enfants, prévoir, jour par jour, qui sait combien d'évènements et de choses ! Son courage n'en fut pas anémié, car elle l'appuya sur Dieu, elle le trempa dans la prière et toute lâcheté lui demeura

inconnue. Pourtant l'épreuve s'aggrava du fait d'une détresse générale qui la rendit anxieuse du lendemain.

L'insécurité matérielle guettait, en effet, la jeune veuve et les sombres lenteurs de l'argent qui aurait pu venir rémunérer ses fatigues, l'accroissaient encore. Le soleil de l'année en cours, avec son haleine plus que jamais brûlante, avait séché la terre aussi funestement que les gelées de l'hiver le plus bourru, et les récoltes étaient d'une maigreur à faire prévoir et la famine et son cortège lugubre. Nul ne s'était trompé ! Les plus pauvres et les mendiants mangèrent du son et d'innomables bouillies ; on trouva çà et là, la bouche ouverte mais pleine d'herbe, de pauvres hères qui avaient utilisé leur désespoir en paissant pour tromper leur faim ; d'innombrables malheureux s'agenouillaient sur le pas des portes, en quête d'une once de pain. Et pendant ce temps, le froment montait à ces prix qui défient la fortune et la raison !

Marguerite s'ingénia, en faisant des prodiges de travail, d'économie et de recherches, pour que personne, à son foyer, ne succombât sous les coups du fléau. Elle réussit et sa prière n'y fut pas étrangère. Mais quelle force ne lui avait-il pas fallu déployer !

Et comme elle contraste, à son avantage dûment marqué, avec ces âmes féminines, irrespectueuses de leur veuvage et qui, mères de famille ou sans enfant, se laissent délabrer par les épreuves ou enfouissent leurs préoccupations et leurs douleurs dans de coupables distractions.

---

---



### CHAPITRE III.

---

#### L'éducatrice.

La famine n'était plus. L'avenir reprenait ses chatoyantes couleurs aux yeux des hommes. Marguerite n'était plus angoissée. On crut qu'elle consentirait à se remarier. Proposition lui en fut faite, et le parti valait considération. Mais elle répondit : « Dieu m'avait donné » un mari, puis Il me l'a enlevé. En mourant, mon mari » m'a confié ses trois fils ; je ne serais pas une mère si » j'abandonnais ces trois enfants au moment où je leur » suis le plus nécessaire. »

On insista, en mettant en relief cette idée, que les trois petits Bosco auraient ainsi un tuteur.

« Le tuteur, répondit-elle, serait peut-être un ami. Moi, » je suis la mère de ces trois enfants-là. L'or ? l'argent ? » Que m'importe ! Mes enfants, voilà mon bien ! » Et, acclimatée aux plus durs sacrifices, veuve elle resta, sans laisser moindrement s'amollir la résolution qu'elle en avait prise, dans le secret de son cœur, devant Dieu.

Et la voici à ses devoirs de mère et d'éducatrice. Elle sait que si tant de jeunes gens sont sortis des rails d'une vie exemplaire, c'est parce qu'ils n'ont pas été assouplis à la loi du Seigneur dès l'éveil de la conscience et de la raison, que d'autres ont dévié même avant les premiers orages, parce que, hélas ! au sein de leur propre famille,

on s'était octroyé devant eux d'indiscrètes libertés ; que d'autres, enfin, ont abandonné la voie droite pour avoir, au dehors, en échappant à une salutaire surveillance, fréquenté de joyeuses victimes ou des apôtres du mal.

Prévoyante et sage, elle ajoute à sa propre expérience les données de celle d'autrui. Riche d'un tel trésor, elle commence par installer solidement Dieu et sa loi, dans le cœur et l'amour, comme dans l'esprit et la pensée de ses enfants, en les faisant prier régulièrement et bien, en leur expliquant peu à peu chacune des beautés qu'ils récitent, en s'efforçant d'affermir dans leur âme, la haine dûe au péché, la crainte de l'enfer et l'espérance d'aller un jour au Paradis. Et comme ses exemples ne sont jamais en conflit avec sa parole zélée, les germes qu'elle dépose, fécondés par la grâce, lui prouvent qu'elle est bonne semeuse, que le terrain est favorable aux éclosions, car en effet, la piété lève et on la respire partout dans l'ambiance que crée son enseignement. Par anticipation, elle conjure le danger auquel exposent leurs enfants, les parents qui s'en remettent exclusivement au curé de leur paroisse ou à quelque instituteur du soin de leur donner absolument toute l'instruction religieuse. Un pasteur d'âmes, s'il est zélé, n'a parfois que des instants très limités à consacrer à l'explication du catéchisme ou des prières aux futurs communiants ; et un instituteur, surtout de nos jours, se trouve généralement dans le même cas, en raison du programme officiel surchargé et çà et là indigeste. Faut-il plaindre ou blâmer les familles qui l'oublient ? Il y aurait lieu de les distinguer. Quoi qu'il en soit, hélas ! le résultat est le même ! Il ne faut pas attendre que l'enfant

ait dix ou douze ans pour asseoir la vertu dans ses habitudes commençantes.

Marguerite Bosco, heureusement, ne souffrit pas de cette infériorité. Elle n'en était pas atteinte non plus. Après avoir enseigné la prière, expliqué de son mieux notre sainte religion à ses fils, elle les forma solidement, avec l'aide de Dieu, à la pratique des vertus caractéristiques de leur âge, comme la simplicité et l'obéissance, car ils étaient déjà probes et respectueux. Quand l'époque en fut venue, elle les prépara à leur première confession, avec une délicatesse toute sacerdotale.

Mais ne nous imaginons pas qu'elle était austère avec ses enfants : elle se mêlait à leurs jeux, sachant aussi leur préparer ou inventer, pour leur plaisir, tel ou tel amusement et distraction.

Ne croyons pas non plus que, médusée par les charmes de son petit monde, elle restait là souvent en extase, en s'abstenant de veiller sur chacun et de contrôler. Loin de là ! Quoiqu'elle ne fût ni vilainement soupçonneuse ni fâcheusement étroite, elle surveillait ses trois fils. Industrielle, elle les faisait parler, pour mieux explorer le fond de leur âme et ne pas errer, en leur imprimant une direction ; désireuse de les accoutumer à obliger le prochain, elle réclamait de leur charité des petits services ; pour les habituer à une discipline manifestement préservatrice, elle leur interdisait de sortir et de se lier avec quelqu'un sans qu'elle le leur eût expressément permis ; afin de leur rendre plus agréable, si possible, le séjour au logis, elle leur remettait des jouets qu'eux-mêmes avaient gentiment

fabriqués ou qu'elle avait eu la bonté de leur apporter d'une foire ou de la ville.

Quand il lui fallait s'absenter un certain temps, elle les recommandait à la vigilance de leur grand'mère et quand elle revenait à la maison elle leur faisait faire leur reddition de compte. De rares fois seulement elle avait à reprendre.

Visiblement Dieu bénissait Marguerite dans sa descendance. Pourquoi s'en étonner ? Entendez-la.

« Dieu te voit, » disait-elle souvent à l'un ou l'autre de ses enfants, pour les habituer au sentiment de la présence incessante de Dieu.

« Dieu vous voit, souvenez-vous-en bien », répétait-elle aux trois frères, quand elle les laissait aller dans les prés voisins où ils prenaient leurs ébats.

« Prends garde, on ne ment pas à Dieu », s'écriait-elle, énergique, quand elle craignait de s'entendre répondre par un subterfuge.

Parfois, elle ajoutait : « Dieu connaît tes pensées les plus secrètes. Ne l'oublie pas ».

Et toutes ces réflexions aimablement révélatrices montraient à l'évidence que chez elle, la chrétienne ne se séparait pas de l'éducatrice et que ni l'une ni l'autre ne s'endormaient.

Entendez-la encore, surtout à l'issue de plusieurs petites scènes.

Jean a découvert un nid de fauvettes. Il veut s'en emparer, passe la main dans une fente étroite qui abrite la nichée, sans plus pouvoir l'en retirer. Sa mère l'appelle.

— Je ne puis y aller, répond-il.

— Et pourquoi ?

— J'ai la main prise dans l'arbre. Impossible de la dégager.

Et Marguerite d'accourir non seulement pour tirer d'affaire le... dénicheur mais pour lui faire occasionnellement cette leçon : « C'est ainsi que la justice humaine » et la justice divine saisissent, l'une ici-bas, et l'autre, » plus tard, les voleurs qui tentent de dérober le bien » d'autrui ».

Une autre fois, l'enfant trouve un nid de rossignols ; mais il attend que ses futurs chanteurs aient leurs premières plumes, pour les mettre en cage. Entre temps, il va chaque jour en... pèlerinage, on devine où. Hélas ! un coucou qui a vu aussi clair que lui fond sur la nichée, en fait un carnage incroyable et s'installe, sans remords, dans la demeure d'autrui, où il pond. Tant pis pour le coucou ! Un chat l'a aperçu et grimpe qui s'en empare et en fait ses délices. Et l'histoire continue. Jean observe toujours et que voit-il ? Le rossignol bâtisseur est revenu à son nid : il couve, fait éclore, en son temps, un coucou, soigne cette laideur adoptive, au bec gourmand, que l'enfant finit par prendre et mettre en cage. Hélas encore ! L'oiseau, oublié par mégarde pendant deux jours, a eu faim : il a voulu forcer les barreaux de sa prison et, dans un dernier effort, il s'est étranglé. L'enfant est désolé. Marguerite lui dit : « Eh bien ! voilà l'histoire de l'homme » qui est fort, mais injuste ; il finit par trouver quelqu'un » de plus puissant que lui. Dieu ne permet pas qu'il » jouisse impunément d'un bien mal acquis. Le petit » coucou n'avait pour héritage qu'un nid désolé. De là

» ses malheurs. Le bien mal acquis ne porte pas bonheur  
» aux enfants du voleur. Tu peux bénir le Seigneur, toi.  
» Tes frères aussi. Ton père n'avait pas un centime qui  
» ne fût à lui. Imite-le; sois toujours un honnête homme.»

Une autre fois, ce fut une chouette qui, mise en cage, puis gavée de cerises, finit par tomber, étouffée, sous le regard attristé de Jean et qui fit dire à notre éducatrice : « Ainsi finissent les gourmands. Pour hâter la mort, il n'est rien de tel que l'intempérance et la glotonnerie.»

Citons un dernier trait.

Un chien que l'on avait voulu chasser, à différentes reprises, de la maison Bosco, y était revenu, l'air suppliant. Menacé du bâton, mais couché sur le dos et prêt à se laisser rouer de coups plutôt que de s'enfuir, l'animal finit par être agréé. Sans doute il resta. Marguerite profita de ce fait pour dire à ses enfants : « Voyez-vous la » fidélité et l'attachement de ce chien à ses maîtres ! Ah ! » si nous avons la moitié de cela en soumission à Dieu et » en amour pour Lui, les choses iraient autrement dans » le monde et le Seigneur serait glorifié ».

— Mais, répliqua Jean, le philosophe en herbe, les bêtes agissent par instinct ; elles n'ont aucun mérite à bien faire.

— « Et les hommes, dit sa mère, n'ont-ils pas reçu du » Créateur le bel instinct de l'amour ? Que faut-il penser » de ceux qui ne suivent pas même ce divin instinct et qui » ne se servent de leur volonté que pour offenser Dieu? Ne » sont-ils pas doublement coupables, et ne devraient-ils » pas rougir de recevoir des animaux une leçon d'obéis- » sance et de fidélité ? »

Ah ! si du moins toutes les mères parlaient ainsi à leurs enfants !...

.....





## CHAPITRE IV.

---

### Une excellente méthode de correction.

Tous les enfants ont des défauts, ce qui ne veut pas dire qu'aux saisons suivantes, adolescents, hommes mûrs, vieillards n'en aient pas ! Mais au lieu de s'attarder, d'un air sottement béat et pour s'en amuser, à leurs actes et paroles répréhensibles, il faut les corriger. Evidemment, il y a la manière ! Certains parents, dépourvus peut-être du sens additionnel de l'éducation des enfants, ne l'auront probablement jamais ; les autres l'ont et ils savent s'en servir, quand l'inintelligente faiblesse d'un amour paternel ou maternel excessif n'en paralyse pas l'intention.

Les défauts du bas-âge sont des tyrans en puissance. Il faut les tuer ou les dompter, sans attendre qu'ils aient grandi. Cette tâche est alors plus facile et elle est toujours chrétienne.

Imbue de ces idées, Marguerite ne pactisa pas avec de tels ennemis. Elle avait symbolisé la correction et la simple menace en déposant une baguette dans un coin de l'appartement, mais, nous le verrons, elle n'avait pas à s'en servir. Sans tomber dans la démence d'une colère qui jette des feux ou qui vomit des éclats de voix, elle gardait sa sérénité et son calme souriant, saisissait au passage une occasion propice ou se préfixait un moment

opportun pour faire une remarque à ses enfants et pour les corriger.

Allons aux exemples.

Un jour torride d'été, Joseph et Jean étaient revenus à la maison, tenaillés par une soif brûlante. Leur mère aussitôt leur offrit à boire. Elle commença par Joseph. Jaloux de cette apparente préférence, Jean refusa de se rafraîchir. Il bouda. Marguerite se garda bien de faire semblant de le comprendre. Elle remit à sa place le récipient. Déçu, l'enfant resta songeur. Puis, tout-à-coup, mais avec un accent timoré, il dit : « Maman... »

— Eh bien ! répondit la mère.

— A boire, s'il vous plaît.

— Est-ce que tu aurais soif ?

— Maman... pardon.

— A la bonne heure.

La leçon était donnée et la correction faite.

Une autre fois. Jean s'était rendu coupable d'une impatience bien laide. Marguerite l'appela.

— Mon chéri, tu vois cette verge, lui dit-elle.

— Oui, je la vois, répondit l'enfant, en reculant un peu.

— Prends-la et donne-la-moi.

— Maman, que voulez-vous en faire ?

— Prends-la, te dis-je ; ensuite, nous verrons.

— Mais, n'est-ce pas sur mes épaules que vous voulez l'essayer ?

— Pourquoi non ? N'as-tu pas fait des sottises ?

— Je n'en ferai plus, maman, je n'en ferai plus !

Ici encore la leçon était donnée. Seul, un éclair de belle humeur la soulignait. Jean avait compris : il faisait

des efforts et aussi des progrès. Mais Joseph était moins facile à conduire ! Il résistait, par caprice ou quelquefois par colère, aux ordres maternels, malgré son caractère affectueux et tendre. Dans ces circonstances, comme il se jetait à terre, gesticulant et criant, Marguerite le prenait par la main et sans se départir d'une patience parfaitement ravitaillée, elle tenait bon, disant : « Je ne te lâcherai pas. » S'il le faut, je resterai comme cela toute la journée. » C'est toi qui dois céder ».

Quand Joseph persistait dans son erreur, elle ajoutait tout simplement ces mots bien remplis : « C'est moi qui suis la plus forte, ne le vois-tu pas ? Tu ne seras pas le maître. Rappelle-toi que le Seigneur déteste les méchants, qu'Il les juge et qu'Il les punit. Espères-tu donc Lui échapper ? »

Vaincu par la douceur non moins que par le raisonnement de sa mère, l'enfant se relevait. Il s'était déjà amélioré et le sourire maternel lui disait à lui seul, qu'il occupait encore sa grande place dans le cœur de sa chrétienne maman.



## CHAPITRE V.

---

### La formation des enfants aux vertus chrétiennes.

La parole humaine serait vide ou stérile, bien des fois, si l'exemple ne venait la remplir de la doctrine qu'elle énonce pour la rendre féconde. Le prêtre, l'éducateur, le père et la mère de famille, conscients de leurs devoirs ne peuvent l'ignorer et c'est par quoi s'expliquent, en tenant compte de la grâce, les succès qui couronnent tel ou tel apostolat. Mais, il faut avoir la sainte fièvre du bien, quand on veut le réaliser chez soi et l'instaurer chez les autres. Or cette fièvre se vérifie infailliblement quand jaillit une même lumière, de la parole et des exemples semés le long d'une vie.

Cette fièvre, Marguerite l'avait; de plus, Dieu aidant, elle l'entretenait pour progresser sur le chemin de la perfection chrétienne et y faire marcher rigoureusement aussi ses enfants.

Le Dimanche, elle faisait mettre à ses jeunes fils leurs plus beaux vêtements, puis elle les conduisait à la messe. Elle leur disait: « Savez-vous bien pourquoi je vous ai » faits si beaux aujourd'hui? C'est par respect pour le » saint jour du Dimanche, qui est le jour du Seigneur et » c'est pour manifester la joie qui doit vous animer. Mais, » ce qui s'impose par-dessus tout, mes enfants, c'est la » pureté de l'âme. Il importerait peu d'être bien vêtus, si

» le cœur était enlaidi par le péché ». Et comme, chemin faisant, elle s'entendait dire par d'autres mères que ses enfants étaient charmants et que l'on pouvait les comparer à des anges, elle ajoutait, pour barrer la route à l'orgueil : « Méritez les louanges de Dieu; les applaudissements des hommes ne servent, le plus souvent, qu'à » faire des ambitieux et des superbes. On a dit, tout à » l'heure, que vous ressembliez à des anges. Soyez, en » effet, des anges, surtout à l'église : priez donc comme » eux, et joignez les mains, sans vous retourner, sans » babiller. Alors, Jésus du Tabernacle sera content de » vous voir pieux, modestes, et Il vous bénira ».

Que voilà bien une leçon multiple ! L'humilité, la piété, la bonne tenue et les convenances, tout cela y fusionne. Et que d'autres leçons venaient s'y joindre.

Marguerite faisait la charité. Donner de l'eau, du feu et du bois, et même du pain, de l'huile, du vin, de la farine de blé et de maïs, c'étaient là des gestes que ses enfants lui voyaient faire fréquemment.

Soigner des malades, secourir des infirmes, prêter sans espoir de retour, c'étaient là des actes dont ses fils étaient souvent les témoins charmés et touchés. Accorder l'hospitalité à des mendiants, à des marchands ambulants qui s'étaient égarés, parfois à des gendarmes en même temps qu'au triste gibier qu'ils poursuivaient, c'étaient là des services qu'elle rendait le plus naturellement du monde, en édifiant et tout en éduquant Jean et Joseph. Et elle faisait prier jusqu'à ses hôtes les plus étranges.

Dieu l'en récompensait. Un jour, à force d'avoir été libérale, elle n'avait même plus de quoi faire son pain. Un

homme des environs le sut qui lui envoya, sous le couvert de l'anonymat, un sac de farine. Découvert par la perspicacité de Marguerite, il vint dire : « Madame, vous » donnez tout aux pauvres ; la plus simple justice nous » oblige à vous venir en aide et nous le faisons de grand » cœur ». Et la femme du généreux donateur qui, depuis lors, envoya aux Becchi de petites provisions de blé, de maïs et de vin, lui tint à son tour ce langage de la générosité chrétienne : « Madame, quand vous n'aurez plus » rien à donner, venez chez nous et prenez-y ce qui vous » est nécessaire. S'il vous manque quelque chose pour » vos malades, veuillez m'en avertir, je ne serai que trop » heureuse de m'associer à vos bonnes œuvres ».

En même temps qu'elle faisait la charité et qu'on la lui faisait à elle-même, Marguerite façonnait ses fils à l'amour dû au prochain et à la reconnaissance envers autrui. Elle savait non moins bien les protéger contre les rafales de boue qui auraient pu maculer leur âme. En voici une preuve.

Dans les hameaux du voisinage, on aimait le divertissement, la danse, et l'on invitait un instrumentiste des environs à venir de temps à autre récréer les habitants. Le silence poétique du soir était troué alors par des notes caressantes et aux Becchi, les petits Bosco disaient à leur mère : « Maman, maman, entendez-vous ? »

— Oui, oui, j'entends, répondait Marguerite, et, devant le désir qu'enveloppait leur interrogation, elle ajoutait : « J'y vais ; je jeterai un coup d'œil. Restez bien tranquilles... Je reviendrai aussitôt après. » Et quand la réunion lui paraissait là-bas bien composée et la

distraktion honnête, elle disait, à son retour : « Allez, et soyez sages ». D'autres fois, au contraire, elle déclarait son sentiment en lui donnant cette allure rapide et péremptoire : « Ce divertissement-là n'est pas fait pour vous... ».

— Mais... se récriaient les enfants.

— Il n'y a pas de mais qui tienne, reprenait la maman ; je ne veux, en aucune façon, vous laisser glisser en enfer. Avez-vous compris ?

Et alors pour guérir son Joseph et son Jean de la contrariété qu'elle avait pu leur causer, elle leur racontait des histoires et, son merveilleux débit terminé, elle leur disait : « Allons dormir maintenant, mais récitons d'abord » une prière pour les chrétiens qui vont mourir cette nuit, afin que le Seigneur daigne sauver leur âme ».

Enfin et pour terminer ce chapitre, donnons par le menu, une autre scène.

C'était un dimanche. Marguerite se rendait à la messe avec ses deux enfants. Elle vit tout-à-coup, se détachant de la foule, un groupe d'une dizaine de jeunes gens aux manières équivoques et qu'entraînait un triste sexagénaire, habitué au vol et à la prison. Des expressions grossières retentirent qui, tout en faisant rire à gorge déployée les onze énergumènes, amenaient la rougeur au front des passants. Courageuse, elle s'approcha du chef de bande, l'homme au chef blanchi dans la faute, et à voix basse, elle lui dit : « Seriez-vous content, si vos filles entendaient de pareils propos ? »

— Que voulez-vous ? répondit l'homme. On rit, on s'amuse. Fait-on du tort à quelqu'un ?

— Mais ce que vous dites est mal ; et, si c'est mal, pourquoi le dire ?

— En voilà des scrupules ! mais tout le monde fait des plaisanteries.

— Sont-elles moins coupables pour cela ? et si vous tombez en enfer, les autres vous en feront-ils sortir ?

A ce mot d'enfer, notre sexagénaire, imité par son escorte, éclata de rire. « Comment, s'écria la chrétienne » indignée, à votre âge..., avec vos cheveux blancs..., » au lieu du bon exemple, vous donnez un pareil scandale ! Malheur à vous ! Prenez-y garde ! »

Et là-dessus, ayant fait volte-face, elle dit à ses enfants : « Vous savez mon amour pour vous... ; mais si vous » deviez un jour imiter ce vieillard dépouillé de pudeur, » eh bien ! je prie le Seigneur de vous faire mourir à » l'instant ! »

Point n'est besoin d'insister pour que davantage s'accusent les traits de Marguerite. Cette femme était digne de passer à la postérité et, parmi les mères qui se disent chrétiennes, il n'en manque pas qui devraient venir à son école ; comme elle, ensuite, elles mobiliseraient leurs énergies, leur patience, leur clairvoyance, bref, toutes leurs ressources, pour assurer l'éducation totale de leurs enfants, en les préparant, de la parole et de l'exemple, à toutes les vertus que Dieu veut voir fleurir en eux pour donner des fruits de salut.

---



## CHAPITRE VI.

---

La bru et la belle-mère. — Un second deuil. — La première communion de Jean ; sa vocation.

En mourant, François Bosco avait confié sa mère à son épouse désolée. Il n'aurait pu mieux faire, et son foyer resta une école de respect et d'obéissance parfaite.

Toutes les brus n'aiment pas toujours leur belle-mère ! et l'on ne peut pas dire, non plus, que chaque belle-mère aime sa bru ou chacune de ses brus. D'aucuns en rient, ce qui n'est ni un remède à la chose, ni l'expression de la charité ; certains vont plus loin encore dans l'erreur ou la faute, en mettant et les unes et les autres en chanson ; et quand les gendres entrent en scène, à leur tour, alors la satire s'aiguise encore. Et pourquoi mettre à nu telle ou telle vérité brute, particulière à tel ou tel cas pour généraliser frauduleusement ?!...

Passons... ; le pont est plus solide qu'on ne le pense.

Marguerite la bru et Marguerite la belle-mère, deux fleurs des champs !, s'entendirent fort bien. La jeune veuve vénérât sa chère octogénaire. Elle la regardait comme la dépositaire de l'autorité, depuis la disparition de François ; en conséquence de quoi, elle lui obéissait et lui demandait conseil. Elle allait même au-devant de ses désirs, s'étudiant à lui procurer des mets très délicats et lui apportant de royales surprises d'une foire ou d'un

marché! En outre, chaque fois qu'il lui était loisible de le faire, c'était à elle qu'elle consacrait de préférence, ses rares heures de liberté. Et la nuit, quand elle la savait en proie aux spasmes auxquels elle était fort sujette, filialement elle s'installait à son chevet, malgré une accablante fatigue.

Ses enfants, eux aussi, étaient pleins de respect pour la dévouée et vénérable grand'maman. Jamais ils n'eussent voulu lui manquer d'égard. D'ailleurs la jeune veuve les avait bien stylés sur ce point-là encore.

Hélas! l'humble douairière n'avait plus de santé et cette année-là, l'année 1826, devait lui être fatale, car ses infirmités s'étaient mortellement aggravées. La voici: elle ne peut plus quitter le lit. Sa bru, telle une sœur de charité, ne l'abandonne pas un instant, bien qu'elle sache tous ses soins quasi inutiles. Maladroitement on lui fait observer qu'elle perd ainsi son temps. « C'est la mère de » mon mari, répond-elle, par conséquent c'est ma mère. » Je dois la respecter et la servir: je l'ai promis au lit de » mort de mon pauvre François. Je serais trop heureuse » si je pouvais prolonger sa vie d'une minute, fût-ce au » prix des plus grands sacrifices ».

Et la mort approche. L'octogénaire s'en rend compte. Elle reçoit, en pleine connaissance le Viatique et l'Extrême-Onction. Ensuite, elle appelle ses petits-enfants et leur dit: « Mes enfants, votre mère a préféré une vie de privations à une existence commode et aisée. Son dé- » vouement pour moi qui ne suis qu'une pauvre infirme, » a été sans bornes et sa patience inaltérable. Comme » elle, soyez doux et obéissants. Suivez son exemple:

» traitez-la comme elle m'a traitée moi-même; ce sera  
» pour vous le gage assuré des bénédictions du  
» Seigneur ».

Enfin, le 21 février, la malade pressentant plus clairement sa fin, fait ses adieux à sa belle-fille tant aimée et à ses chers petits-fils: « Je m'en vais dans l'éternité, leur  
» dit-elle, je recommande mon âme à vos prières; ne  
» m'oubliez pas. Si je me suis montrée parfois un peu  
» sévère, pardonnez-le moi; c'était d'ailleurs, pour votre  
» bien.

» Merci à vous, ma chère Marguerite, merci, en retour  
» de votre charité. Au revoir... au revoir en Paradis! »

Epuisée, elle embrasse sa bru et la serre sur son cœur une dernière fois, en donnant à chacun cette dernière leçon d'une fin chrétienne.

Les enfants sanglotent et il faut les emmener chez les voisins.

Et l'agonie commence, douloureuse, déchirante. Une heure s'écoule: invisible, la mort passe; impalpable, une âme s'envole; infaillible, Dieu vient de juger. Joseph et Jean n'ont plus de grand'mère ici-bas, et cela fait désormais deux vides autour d'eux, puisque, depuis neuf ans déjà, ils n'ont plus de père.

Mais ils gardent leur mère et quelle mère! Ils lui donneront de la consolation. En voici sans grand retard: Jean va faire sa première communion, bien qu'il n'ait pas l'âge alors exigé (1). Il a suivi les leçons de catéchisme,

---

(1) Antoine et Joseph avaient déjà fait leur première communion. Pour eux aussi, en hommage au désir qu'en avait exprimé Marguerite on avait dérogé à la règle qui exigeait l'âge de douze ans.

il a brillé à l'examen, et sa mère qui l'a conduit trois fois déjà à confesse tient à lui dire encore : « Purifie ton âme. » Qu'il n'y ait rien de souillé dans ton cœur, puisque » Dieu lui-même veut se donner à toi ».

La veille du grand jour, l'enfant reste au logis. Il prie, fait des lectures pieuses, reçoit des conseils. Puis, le beau matin d'aurore eucharistique se lève. Marguerite emmène son enfant à l'église paroissiale, lui aide à se préparer comme elle lui aidera tout à l'heure à faire son action de grâces et entre ces deux embrasements, Jésus-Hostie descend pour la première fois dans ce tabernacle vivant ou un lis a fleuri en son honneur. Jean éprouve un avant-goût de la Béatitude. Il dit un Merci de Séraphin, demande beaucoup de lumières et de forces pour son avenir, prie pour sa mère chérie qui vient joindre ses ardeurs aux siennes, pour ses frères et pour quiconque lui a fait du bien.

Et le retour à la maison se fait tout embaumé du plus céleste souvenir et de la précieuse visite de l'Hôtel divin. Marguerite en profite pour dire à son enfant : « O mon » fils ! quel bonheur ! Et ce bonheur peut se renouveler » sans cesse : communie, fais-le souvent, mais que ce soit » chaque fois avec un cœur pur. Sois obéissant, va en- » core au catéchisme, suis les sermons ; mais, par amour » pour le Seigneur, évite comme la peste, les mauvais » discours. Puisque Jésus a pris possession de ton cœur, » tu seras à Lui, n'est-ce pas, jusqu'à la fin de ta vie ? »

La réponse de l'enfant se devine sans effort.

Mais, peut déjà se demander quelqu'un, Dieu ne va-t-il pas se choisir un prêtre dans ce milieu à la fois si humble

et si vraiment ami du Ciel? Oui, Dieu s'y choisira un prêtre.

Jean avait eu déjà un songe qui l'avait impressionné jusqu'à la moëlle et que, bien ingénument, il avait raconté au sein de sa famille (1). Sa vocation se dessinait peu à peu très nettement. A un prêtre que sa mémoire avait justement étonné et qui l'interrogea sur ses projets d'avenir, il avait répondu avec limpidité qu'il désirait devenir prêtre lui aussi, « pour instruire les enfants, les aimer, » leur enseigner la religion ». Il avait même ajouté : « Il y » en a tant qui ne sont pas mauvais, s'ils le deviennent, » c'est parce que l'on ne s'occupe pas d'eux ».

Voilà qui promettait bien.

---

(1) Ce songe se trouve traduit dans la « Vie du Vénérable Don Bosco » par la plupart des auteurs de ce même ouvrage.



## CHAPITRE VII.

---

### Le petit Jean Bosco devient Don Jean Bosco.

Marguerite voyait, avec joie et fierté, ses enfants grandir dans la vertu. Antoine, son fils adoptif, lui rendait cependant la vie parfois pénible. Jaloux surtout de son plus jeune frère, il en parlait avec des expressions hérissées de malveillance, et en s'opposant à ce qu'il fût instruit, il s'opposait par là même à ce que se réalisât une vocation. Joseph, heureusement, ne l'imitait pas. Il travaillait dur, songeait à l'avenir et sans avoir une âme de juif ! ni l'esprit par trop mercantile, il promettait de devenir un homme auquel sourirait la prospérité ! Jean aimait les livres ; il s'appliquait à étudier ; il observait beaucoup, analysait non moins et savait assiéger les âmes au nom du Bon Dieu. Aimant par-dessus tout le divin Maître, il faisait tout concourir à l'établissement et au règne du bien, même en recourant à quelques exercices d'acrobatie et de prestidigitation pour attirer le plus possible d'enfants de son âge et de jeunes gens (1).

Mais le sentier qui devait le conduire au sacerdoce était semé d'obstacles. Son courage aurait pu faire banqueroute et sa fidélité s'émietter, s'il n'avait vu dans les

---

(1) On trouvera, à ce sujet, de captivants détails, dans la plupart des ouvrages écrits sur Don Bosco.

clartés prophétiques de plus d'un songe que réellement le Sauveur le voulait à sa suite pour le salut d'un nombre extraordinaire d'éprouvés. Mais comme jamais il n'abandonna la vertu ni Celui qui en est et la source et la fin, jamais non plus le Ciel ne le délaissa. Il put donc, au prix de ses efforts constants et d'un travail acharné, faire ses humanités. Il étonna, en les édifiant au-delà de tout dire, ses condisciples et ses maîtres, par ses succès en toutes matières, et par la perfection du détail de sa vie de séminariste.

Pendant sa philosophie, comme durant ses études de théologie et de sciences sacrées, il fut un modèle enviable et envié. Là encore, au grand séminaire, on put constater que Dieu l'avait richement doté : sa mémoire tenait du prodige, son intelligence creusait n'importe quel cas ou problème, son jugement était sûr, profond en même temps qu'éclairé, et sa conduite diaphane. Il avait l'étoffe d'un professeur d'université, d'un directeur d'âmes, d'un prédicateur, d'un chef, d'un évêque et aussi, comme on le vit plus tard, d'un Fondateur.

Marguerite, que l'ambition n'avait jamais mordue, lui disait : « Je ne veux que le salut de ton âme, le reste » m'importe peu ». Elle était sincère, et l'on aurait pu s'en rendre compte le jour où, après avoir appris par un curé des environs, que Jean avait des velléités de se faire franciscain, elle interrogea son enfant :

— Monsieur le curé m'a dit que tu voulais être religieux ; est-ce vrai ? lui demanda-t-elle.

— Oui, mère, répondit l'abbé, et vous n'y mettez pas obstacle, je pense ?

— Non, certes. Je te prie seulement de réfléchir en considérant bien le grand pas que tu vas faire ; après, tu pourras marcher au but sans regarder ni à droite, ni à gauche. Il faut d'abord penser à sauver ton âme. Le souci de mon avenir ne doit pas peser sur ta décision.

» Le bon curé s'imagine que la question de mes intérêts doit influencer sur ta résolution. Moi, j'ai confiance en Dieu. Je ne désire et n'attends rien de toi : je suis née pauvre, j'ai vécu pauvre et je veux mourir pauvre.

» D'ailleurs, sache-le bien, si, en te faisant prêtre séculier, tu devais devenir riche, je ne te verrais plus, je ne mettrais plus les pieds dans ta maison.

Et ces paroles furent dites avec une autorité aussi calme que délicate. Notre séminariste en fut touché jusqu'aux larmes. Il admira une fois de plus cette mère chrétienne à laquelle, hélas ! trop peu d'autres sont dignes de faire pendant. Il renonça plus tard à entrer chez les Fils de Saint François d'Assise, mais ce fut seulement sur le conseil que lui en donna son confesseur, Don Cafasso (1). Quand Marguerite l'apprit, elle se contenta de dire : « J'en suis heureuse si telle est la volonté de Dieu ».

Enfin le jour mémorable entre tous vint à luire : Jean Bosco fut ordonné prêtre la veille de la Sainte Trinité, le 5 juin 1841. Il se rappela ce que sa mère lui avait dit le jour où il prit la soutane et qu'on nous en voudrait de n'avoir pas transcrit ici : « Mon enfant, tu as revêtu » l'habit du prêtre. J'en éprouve la consolation qu'une

---

(1) Don Cafasso ? Depuis 1925, il faut dire: le Bienheureux Cafasso

» mère peut ressentir du bonheur de son fils ; mais rap-  
» pelle-toi que ce n'est pas l'habit qui fait le prêtre ; c'est  
» la vertu. Si tu devais un jour déshonorer ce vêtement  
» fait d'honneur, par charité, quitte-le ; mieux vaut cent  
» fois rester un pauvre paysan que de vivre en prêtre né-  
» gligent et oublieux de ses devoirs.

» Quand je t'ai mis au monde, je t'ai consacré à la Ma-  
« done ; depuis ce jour, j'ai fait mon possible pour te  
» remplir le cœur d'une tendre dévotion pour elle. Dé-  
» sormais, sois à cette bonne Mère, tout entier, et si tu  
» as l'honneur de devenir prêtre, sois *l'apôtre de Marie*.

A ce langage, le jeune abbé avait répondu en pleurant :  
« Mère, je n'oublierai pas vos paroles ; elles seront le  
trésor de ma vie. Merci ! »

Et savez-vous ce que Marguerite dit au nouveau  
prêtre, dans l'intimité des Becchi, trois jours après l'or-  
dination ? Lisez : « Te voilà donc prêtre, mon cher fils,  
» et te voilà près du Seigneur. Mais, mon enfant, com-  
» mencer à dire la messe, c'est commencer à souffrir.  
» Peut-être ne sera-ce point demain ; en tout cas, ce sera  
» bientôt, et tu verras par expérience que ta mère t'a dit  
» la vérité.

» Chaque jour, tu prieras pour moi, vivante ou morte,  
» je le sais. Cela suffit. Ne prends aucun souci de ta mère,  
» ne pense qu'au salut des âmes ».

Si toutes les mères ressemblaient à Marguerite Bosco,  
il y aurait davantage de prêtres et une plus grande somme  
de vertu et d'honneur dans le monde. Aucune, parmi  
elles, ne pousserait son enfant à se faire prêtre, même  
sans vocation, pour lui assurer une carrière, de hautes

relations, une table bien garnie ! et... pour en profiter ; personne parmi elles, non plus, ne regarderait le fait d'être prêtre ou religieux, comme une sorte de déchéance ! et chaque mère chercherait plutôt à donner sinon un autre Don Bosco, du moins des chrétiens bien trempés, à la Société et à l'Eglise.

---

---



## CHAPITRE VIII.

---

La Mère et le Fils en marche vers la perfection,  
sur la voie du sacrifice.

Don Bosco est à Turin depuis plusieurs années. Il y a étudié à fond la morale et la casuistique, sans négliger l'éloquence sacrée. Il s'y occupe d'œuvres de bienfaisance, visite les grabats, confesse et prêche à la prison de la cité. Il a un patronage, un patronage volant ! car l'épreuve le touchant souvent, souvent aussi, il lui faut chercher d'autres locaux et lieux pour rassembler ses enfants, morigéner et évangéliser ; mais l'exode de son petit peuple va cesser : la Providence a permis, en effet, à cet apôtre zélé de découvrir une maison et une cour, grâce à quoi, il aura une chapelle et où permettre à ses protégés de prendre leurs ébats.

Hélas ! il tombe malade. Gravement atteint il ne se remet que miraculeusement, et le voici, en l'année 1846, aux Becchi où il demande à l'air natal de retremper ses forces. Il se remet. Il va repartir pour Turin, mais comme sur l'indication de plusieurs songes qui l'y engagent, il lui faudra étendre son œuvre, multiplier ses entreprises et former de juvéniles essais d'apôtres, il se demande, angoissé, qui lui prêtera une indéfectible et loyale assistance. Sa première maison qui se trouve dans le quartier du Valdocco est étrangement environnée : là-bas, tout

près, il y a un café borgne aux rendez-vous malfamés, ainsi que des voisins et des voisines dont le genre de mœurs ne pourra jamais faire canoniser quelqu'un !

Humblement, notre jeune prêtre expose sa situation au curé de Castelnuovo qui lui fait cette réponse compétente et providentielle : « Tu as ta mère. » Et comme il paraît hésitant, son conseiller insiste en lui disant : « Mais » oui, prends ta mère ; elle a le dévouement et l'expérience que tu cherches. Qui pourrait, comme elle, te » venir en aide ? Ce sera le bon ange qui veillera à tes » côtés ». Don Bosco en convient. Néanmoins, il s'interroge : osera-t-il proposer, d'une part, une vie de privations et de sacrifices et d'autre part un emploi qui fait de lui le chef, à celle qu'il regarde comme une créature parfaite et qu'il vénère comme une sainte ? Il réfléchit dans une atmosphère toute de prière et Dieu l'inspire. « Ma mère, se dit-il, est, en effet, une sainte. Je puis lui faire la proposition en question », et cette proposition il la lui fait dans les termes suivants : « Ma mère, j'ai l'intention, » comme vous le savez, de retourner à Turin pour me » consacrer au salut des enfants délaissés. Je ne demeure » plus à l'établissement du Refuge, et, dans ma nouvelle » installation, il me faudrait une personne de confiance. » La maison est mal entourée ; vous seule pouvez remédier au mal et m'assurer la sécurité. Vous plairait-il de » venir avec moi ? »

Surprise, Marguerite reste songeuse..., sa pensée monte au Ciel, interrogeant le Seigneur. Au fond, c'est une croix que Dieu lui offre par l'entremise de son enfant ! Elle répond : « Il en coûte à mon cœur d'abandon-

» ner notre maison, ton frère et tous ceux que j'aime ici ;  
» mais si tu crois, mon cher fils, que c'est la volonté de  
» Dieu, je suis prête, et je te suivrai jusqu'au bout du  
» monde ».

— Je le crois, s'écrie plein d'émotion, l'admirable fils de cette admirable mère, et après une des plus belles effusions de son âme, il embrasse, puis remercie encore celle à qui il doit tant d'exemples merveilleux.

Et le départ du fils et de la mère pour Turin est décidé. La nouvelle s'en répand. Aux Becchi et loin aux environs elle jette la consternation. Désolés, de braves gens arrivent qui supplient Marguerite d'user de tout son crédit pour annuler la détermination de l'abbé : l'un donnera de l'argent et l'autre de la toile ; celui-ci fournira des œufs et celui-là des poules ; beaucoup se chargeront du nécessaire, quelques-uns même du superflu. « De grâce, » disent certains à Don Bosco, demeurez parmi nous ; » ne privez pas nos enfants du bien que vous pouvez leur » faire ». Et des mères se mettent à pleurer.

Marguerite est remuée jusqu'au fond du cœur et Don Bosco frissonne ! Mais la voix du Seigneur s'élève dans ces deux âmes, plus prenante que les plus beaux accents de la terre : c'est à Turin que le devoir les appelle et les attend ; c'est à Turin que Dieu a placé les deux croix que leur esprit de foi voit se détacher à l'horizon ; c'est à Turin que, sans avoir commis une seule désertion, ils devront mourir, l'un et l'autre, fidèlement à leur poste, à la distance de quelques lustres.

Le 3 novembre est arrivé. L'heure du départ va sonner. Marguerite console son fils Joseph et ses petits-

enfants, en leur laissant espérer son retour. Enfin, le cœur dans la souffrance, elle s'arracha aux étreintes dont la cruelle amabilité pourrait étouffer son courage. Un dernier signe d'adieu...

Le premier pas est fait sur la voie du sacrifice. On peut voir maintenant, le long d'un sentier rustique et allant vers la grande route, un prêtre qui porte un bréviaire, un missel et quelques pauvres petits tableaux, et une femme qui s'est chargée d'un lourd panier et de quelques objets indispensables. Leurs pieds seront bien fatigués quand ils auront... effacé tous les kilomètres de ce long voyage, mais leur pensée sera réconfortée par Celui-là même qui leur a créé là-bas, des devoirs à l'envergure de leurs vertus.

La poussière et la sueur aidant, la mère et le fils ont tout l'air de revenir d'un lointain et fatigant pèlerinage. Don Vola, un prêtre zélé qui les rencontre non loin de leur future habitation s'en étonne.

— Comme vous voilà poudrés! s'écrie-t-il. D'où venez-vous donc ?

— Du pays, répond Don Bosco.

— Du pays ? à pied ? Pourquoi, dites-moi ?

— Parce nous manquons d'argent.

— Et maintenant, où allez-vous ?

— Nous allons, ma mère et moi, nous établir à l'Oratoire (1).

— Et vous prétendez vivre à Turin, vous qui n'avez pas le sou ?

---

(1) Ainsi se nomment généralement les œuvres de Don Bosco, lequel a voulu que ses maisons fussent, avant tout, des maisons où l'on prie.

— Question embarrassante... Pour l'instant, je ne puis y répondre.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un à vous attendre ?

— Non, personne.

— Et vous n'avez rien pour dîner ?

— La Providence y pourvoira.

— Si j'avais su... mais je n'ai pas le sou... Tiens, voilà ma montre ; prends-là toujours en attendant.

— Mais toi, tu n'en auras plus.

— J'en ai une autre à la maison. Vends celle-ci et cours au plus pressé. Pour m'en aller, je n'ai pas besoin d'avoir l'heure.

Sur ce, tendrement remercié, Don Vola s'éloigne. Don Bosco, tout ému, se tourne vers sa mère et lui dit : « Voyez, mère, comme la douce Providence a déjà soin de nous. Alors donc, en avant, et confiance en Dieu. »

Entrons maintenant au logis avec nos deux voyageurs. Les y voici en effet. Regardons : deux petites pièces, deux misérables lits, deux bancs, deux chaises, une table, un pot, une casserole, quelques assiettes et une malle, voilà le château et ses appartements, voici le mobilier. La montre de Don Vola ne couchera qu'une nuit dans cette demeure parce que demain... elle sera vendue.

Marguerite ayant fini son inventaire ! se retourne, souriante, et dit agréablement à son fils : « Aux Becchi, » j'avais à ranger..., à administrer..., à commander; ici, » la besogne est simplifiée. Dieu soit béni ». Puis, de belle humeur, elle se met à chanter. Don Bosco en fait autant et pendant plus d'une heure, leurs voix se marient en modulant les mêmes cantiques.

Pendant ce temps, ils mettent tout en place !, tableaux et quels tableaux!, pancartes de piété, bénitier et vaiselle.

Les provisions seront vite épuisées ? La Providence en enverra d'autres.

Il faudra secourir qui sait combien de détresses tout en pratiquant la pauvreté ? Marguerite vendra ses champs, sa vigne, son trousseau, sa bague et ses boucles d'oreilles ; avec l'argent de son collier, elle achètera des galons et des garnitures pour les ornements d'église ; avec une robe et quelque autre linge, elle fera une aube, une nappe d'autel, des rochets et des purificateurs.

Il viendra jusqu'à un millier d'enfants les jours de fêtes et le Dimanche ? Qu'ils viennent, ils seront aussi bien reçus par la mère que par le fils.

Que de leçons d'apostolat ici !

---



## CHAPITRE IX.

---

Le premier refuge. — Maman Marguerite.

Marguerite et son fils s'étaient installés au Valdocco. Leur maison n'était autre que le Sanctuaire de la pauvreté et de la charité. Le Dieu de la crèche ne l'aurait pas répudiée ; il aurait pu y recevoir les humbles bergers. Les Mages devaient y venir eux aussi et la vie qui s'y était inaugurée promettait de rappeler non seulement Bethléem, mais encore Nazareth et le travail en sueur, Cana et le prodige des conversions, Capharnaüm et l'afflux cosmopolite des besogneux, le Thabor et la courte durée des rayons de bonheur, d'autres villes, d'autres sites, d'autres maisons aussi, sans oublier un Calvaire fréquent.

Facilement Don Bosco se convainquit de l'insuffisance de l'école et des réunions dominicales. Ses préférés, les humbles, étaient insuffisamment protégés contre les mauvaises remontres, les conversations déshonorantes et les exemples délétères. Il leur fallait une digue. Cette digue serait l'hospitalité nocturne, puis la table et le couvert, enfin, au total, un internat.

Les premiers essais furent décevants. Un soir, par exemple, pour ne pas laisser à la belle étoile plusieurs jeunes gens, Don Bosco leur offrit le pain et le logement et pria avec eux ; mais, le lendemain, alors qu'il croyait

pouvoir les saluer et leur prêter encore ses bons offices, il trouva leurs places vides à ce point que les draps et les couvertures avaient disparu. Le doigt de Dieu, que nous appellons tantôt la croix et tantôt l'épreuve, était là, indicateur renouvelé du sentier de la souffrance. Le bon prêtre comprit : il en devint peut-être plus prudent, mais il n'en resta pas moins charitable.

Ce fut sa mère, évocatrice de la Sainte-Vierge, qui posa, dirons-nous, la première pierre de l'établissement de rachat que son fils, cet autre rédempteur, voulait agrandir ou poser là-bas. Voici comment.

Un soir pluvieux du mois de Mai, un adolescent d'une quinzaine d'années, se présenta, trempé jusqu'aux os, comme si on l'eût immergé et sollicitant à la fois un refuge et du pain. On l'accueillit, on le restaura, car, pas de doute, c'était Dieu qui l'envoyait et la conversation se lia.

— Je suis orphelin, déclara l'hôte choyé ; je n'ai plus en effet, ni père, ni mère. Maçon de mon métier, je cherche du travail. J'avais trois francs, je les ai dépensés avant d'en gagner d'autres, et maintenant je n'ai plus ni patron, ni argent.

— As-tu fait ta première communion ? lui demanda Don Bosco.

— Pas encore.

— As-tu reçu la confirmation ?

— Pas davantage.

— As-tu été à confesse ?

— Oui, du vivant de ma bonne mère.

— Et maintenant, que veux-tu faire ?

— Je n'en sais rien ! mais je vous demande en grâce de bien vouloir m'abriter cette nuit dans un coin de cette maison.

Et l'orphelin se mit à pleurer. Marguerite ne put pas non plus retenir ses larmes. Don Bosco, très attendri, dit alors à l'adolescent : « Je te donnerais bien un gîte, mais » tes... prédécesseurs, des jeunes gens auxquels j'avais » accordé l'hospitalité, ont emporté les couvertures, et je » crains que tu en fasses autant ».

— Non, Monsieur, reprit le pauvre apprenti, soyez tranquille ; je ne suis pas un voleur.

Confiant, le zélé prêtre fut conquis.

Alors on étendit trois planches sur une douzaine de briques, et sur ces planches on allongea une paille. Les douze briques rappelèrent peut-être les douze apôtres ! les trois planches, la Trinité ! et la paille fit sans doute songer au Fils de Dieu qui, lui, n'avait pas même où reposer sa tête.

Marguerite adressa à son hôte inattendu une exhortation savoureuse sur la probité et l'honnêteté, donnant ainsi naissance, à son insu, au « Petit mot du soir » qui se pratique maintenant dans toutes les œuvres salésiennes et la première pierre, expression de tout-à-l'heure, fut posée à la fois, par un prêtre et sa mère en même temps que par un apprenti maçon ! La prière se fit en commun et l'on n'eut pas à se repentir d'avoir hébergé et cette nuit-là et durant plusieurs mois encore, ce premier envoyé de la Providence.

Le mois suivant, Juin, pareille aubaine s'offrit ! Mai, consacré à la Madone, avait eu son représentant au

Valdocco. Juin, consacré au Sacré-Cœur, devait y avoir le sien.

Ce soir-là, Don Bosco rencontra, non loin de l'Oratoire, un enfant qui pleurait à torrents. Il l'interrogea : « Qu'as-tu donc, mon enfant ? Pourquoi toutes ces larmes ? »

— Je suis seul, abandonné, voilà pourquoi je pleure, répondit l'enfant... Mon père est mort il y a longtemps ; ma mère est morte hier, et on l'a ensevelie aujourd'hui.

— Et la nuit dernière, où as-tu dormi ?

— Dans notre maison ; mais le dernier terme n'étant pas encore payé, le propriétaire a fait saisir le pauvre mobilier. Le corps de ma chère maman était à peine hors de la chambre, que cet homme a fermé la porte du logis, et je me trouve maintenant sans mère, sans pain et sans abri.

— Viens avec moi, je te donnerai du pain, un refuge et aussi une mère.

— Oh ! oui, je veux bien aller avec vous ; mais qui êtes-vous donc ?

— Je suis un ami ; cette réponse te suffira, je pense ; mon nom ? tu le sauras bientôt.

Et Marguerite, quelques instants après, se vit présenter un enfant par l'admirable Don Bosco, lequel, tout simplement lui dit : « Mère, la divine Providence nous envoie un second fils. Recevez-le de ses mains et bénissons Dieu ».

La noble chrétienne accepta avec joie cet autre gage de la bénédiction divine. D'autres suivirent qui en portèrent le nombre au bout de peu de temps jusqu'à trente

et qui devaient, dans un avenir prochain, se chiffrer par centaines.

Marguerite Bosco devint Maman Marguerite. Elle tint tête au labeur écrasant qui lui incombait. Les soucis ne lui manquèrent jamais : faire la cuisine, après avoir bien préparé toutes choses ; s'occuper de la lessive, tricoter, coudre, raccommoder, repasser, puis balayer, bref, tout reposait sur elle, malgré l'efficace et vigoureux coup de main que son fils surtout lui donnait même dans les besognes les plus disparates. Mais, toujours accorte, prévoyante et bonne, elle faisait lever le respect, la considération et l'amour filial autour d'elle. A l'occasion, elle donnait un avis, empêchait un dégât, réprimait un désordre, avec son langage ferme autant qu'aimable et franc et qu'elle semait de riches expressions ou figures sans y mettre trop d'arêtes ! Ses proverbes, ses paraboles portaient leur fruit, grâce au tact indispensable qu'elle apportait toujours à en gratifier son auditoire ou un enfant.

Elle savait mitiger, proportionner, assaisonner le reproche aussi bien que distribuer les éloges et la louange. Cependant, bien qu'elle fût exposée à la chose, en raison de la déférence qui l'entourait, jamais elle ne chercha à dominer à l'Oratoire, où elle-même voulait qu'il n'y eût qu'un seul chef, Don Bosco.

Voulez-vous l'entendre ? Tenez, la voici avec un indiscipliné : « Mais enfin, lui dit-elle, le moment de ta conversion va-t-il bientôt venir ? Pour être bon à quelque chose, il faut étudier. On dirait vraiment que tu prends à cœur de mal faire et d'encourir des reproches.

» Regarde donc les bons enfants ; imite-les et tu seras  
» aimé de tes compagnons, de tes maîtres et du Bon  
» Dieu : tu seras heureux. »

A un apprenti qui avait pris son métier en dégoût, elle tint ce langage : « Comment ! pour te donner un morceau  
» de pain, Don Bosco sue sang et eau, et tu ne veux pas  
» même apprendre à travailler ? Mais espérerais-tu ga-  
» gner ton pain, plus tard, sans faire quelque chose ?  
» Pourtant il faudra manger ! Est-ce que tu voudrais finir  
» ta vie en prison ? Rechercherais-tu donc le déshonneur  
» et ensuite l'enfer ? »

A un batailleur, à un querelleur, elle dit carrément :  
« Sais-tu bien que tu es plus méchant que les bêtes ? Les  
» chevaux, les moutons ne se battent pas entre eux, et,  
» ma foi, ils sont meilleurs que toi ! Tes camarades ne  
» sont-ils pas tes frères ? Le Seigneur n'est-Il pas votre  
» Père à tous ? La vengeance est interdite. Un jour Dieu  
» te punira. »

A un gourmand, elle fit cette remarque : « Considère  
» les animaux : ils ne mangent pas au-delà de leur appé-  
» tit et besoin. Tu as l'air de vouloir descendre au-  
» dessous de leur niveau. Dépasser la mesure, c'est  
» ruiner la bourse et la santé. Ah ! la gourmandise est la  
» mère de bien des vices ! »

Evidemment, l'éloquence de maman Marguerite ne produisait pas toujours l'effet attendu, mais le bon grain en était descendu.

Dans d'autres circonstances, cette mère vertueuse rayonnait plus particulièrement la bonté. Les malades, en particulier, l'intéressaient fort et captivaient son dévoue-

---

ment. Elle les soignait, parfois même, nuit et jour, et quand surgissait un cas de maladie contagieuse, héroïque, elle s'isolait avec le contagieux, se faisant son unique infirmière et ne s'en séparant qu'après en avoir facilité ou assuré la guérison.

Elle était l'Ange gardien visible de la maison.

---



## CHAPITRE X.

---

**La leçon du Crucifix. — Quelques expressions proverbiales.**

La vie continuait, absorbante, apostolique et méritoire au Valdocco. Don Bosco agrandissait, embellissait ? son œuvre.

Maman Marguerite se dépensait infatigablement au service des enfants et des jeunes gens abrités par l'éblouissante charité de son fils. Mais, que de fois, malgré son esprit de sacrifice, ne fut-elle pas sur le point de perdre patience ! Il arriva même qu'un jour elle crut devoir reprendre le chemin des Becchi. Qu'était-il donc arrivé ? Disons-le.

Un jour de fête, et selon une habitude récente de jouer à la guerre dans le terrain libre ou dans la cour du Valdocco, les protégés de Don Bosco avaient résolu de simuler une grande bataille. Les effectifs étaient prêts, fusil ou bâton en main ; les deux armées ! se regardaient, prêtes à s'élancer au premier signal ; la victoire, on l'avait décidé, devait aller au camp X, et la défaite, suivie de la fuite, avait été par anticipation et convention, imposée à l'adversaire. Chacun s'était engagé à ne point franchir la limite assignée, le jardin potager que cultivait maman Marguerite avec diligence et d'où elle tirait à bon marché ses légumes. Ainsi l'avait réglé et signifié le général éphé-

mère qui allait diriger les attaques, contre-attaques et mouvements !!

Tout-à-coup la trompette sonna. Chacun de s'élancer. Charges, décharges...!, surprises, prises, reprises...!, arrêts, reculs, avances, tout arriva ! et rien n'aurait manqué s'il y avait eu de la poudre, des balles et des boulets, des blessés et des morts.

Intéressés et amusés, des spectateurs battaient des mains, et ce fut le crépitement de leurs bravos qui grisa, par malheur, les combattants. Par malheur ? Oui, vous l'allez voir. L'enthousiasme monta dans l'âme des soldats, la consigne fut oubliée, la haie du jardin interdit tomba, étonnée sous les pieds en fuite des brise-tout, et les choux de maman Marguerite qui n'avaient jamais vu tant de vertus militaires, furent tués sur place... à bout portant !! Etrange champ de bataille !

Le général, tout morfondu, se multiplia en excuses. Don Bosco l'en remercia et donna des bonbons aussi bien aux vaincus qu'aux vainqueurs. Mais, maman Marguerite se plaignit et comme d'autres incidents lui avaient fait bien de la peine déjà, elle finit, un beau jour de 1830, par déclarer à son fils que, la mesure d'amertume débordant, elle allait se retirer.

Elle lui dit : « Ecoute-moi : je me sens impuissante à » faire régner l'ordre dans la maison ; chaque jour se » commettent de nouvelles friponneries. L'un jette à terre » le linge étendu au soleil, l'autre dérobe les fruits ou » ravage les légumes. On déchire à plaisir les vêtements, » ce qui en rend souvent le raccommodage impossible. » On cache des chemises, des mouchoirs, des caleçons

» que je ne puis retrouver. Il y a même des enfants qui,  
» pour s'amuser, emportent jusqu'aux ustensiles néces-  
» saires à la cuisine. »

» Ecoute, mon fils : je perds mon temps et ma peine et  
» je ne puis soutenir cette confusion. Je regrette et ma  
» quenouille et ma tranquillité. Il faut que je retourne aux  
» Becchi : j'y finirai le peu de jours qui me restent. »

Don Bosco fut bouleversé : son rêve pâlisait ; un tel appui venant à s'écrouler, que lui faudrait-il faire ? Oh ! sa raison ne battit pas en retraite, il n'y eut pas de chaos dans sa pensée, car, au fond, il savait fort bien où accrocher son espoir et par qui l'emporter sur la résolution désastreuse qui lui était signifiée. Que fit-il ? Il fixa délibérément ses yeux et leur tristesse infinie sur sa mère, et après cette communion douloureuse du regard, il lui montra le Crucifix qui, sur la muraille, parut plus éloquent que jamais. Marguerite comprit : Marie, corédemptrice du genre humain, avait eu le courage de monter au Calvaire et d'y rester, le cœur noyé dans la torture, autant qu'il le fallut, sans abandonner Jésus, son enfant... « C'est vrai, dit-elle, en rompant, la première, un silence étouffant. Je l'avais oublié. »

Ce fut fini... Le Ciel dut être content...

Maman Marguerite resta donc au Calvaire. Elle y fut compatissante à l'excès et serviable en tous points, nous le savons ; elle devint, en outre, d'une patience angélique. Voyez plutôt.

Un jour, un étourdi s'était amusé à effrayer ses poules, lesquelles s'en étaient allées bruyamment jusque dans un pré voisin. Une sœur de Marguerite Bosco qui était venue

prêter ses services à l'Oratoire, se mit à crier contre notre étourdi et à courir de tous côtés pour récupérer... les volatiles. Maman Marguerite s'en aperçut qui lui dit : « Que veux-tu, ma pauvre sœur, les enfants sont des enfants : c'est vif, c'est prompt, mais ce n'est pas méchant. » Soyons patientes. Avec la patience, on vient à bout des plus turbulents. Don Bosco veut la patience et Notre-Seigneur la bénit. »

Cet exemple ne fut pas isolé. En voici d'autres, avec çà et là des expressions proverbiales.

Maman Marguerite est assise dans sa chambre, une chambre encombrée de vêtements à rapiécer. Elle coud, sans lever les yeux et à côté d'elle se trouve un personnage qui ne lève pas non plus les siens. Et l'on entend :

« On était docile et pieux autrefois ! On devient capricieux et dissipé, paraît-il ! Et pourquoi ce changement, s'il vous plaît ? »

— Je ne sais pas.

— Je le sais bien, moi ; c'est qu'on ne prie plus, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai, voilà pourquoi je suis méchant.

— Prends garde ! Si le Seigneur n'est pas avec toi, que feras-tu ? Rien de bon..., peut-être beaucoup de mal. Prends garde ! *Pour descendre, descend qui veut ; mais pour monter, monte qui peut.*

Un autre personnage qui était venu mendier une faveur, après s'être mis en défaut, donna occasion à un autre proverbe de se mettre en forme.

« Je veux bien te donner ce que tu demandes, lui dit

l'énergique chrétienne, mais, dis-moi, quand as-tu été à confesse ? »

— Hier, je n'avais pas le temps.

— Et Samedi ?

— Il y avait trop de monde.

— Et Dimanche ?

— Je n'étais pas préparé.

— Oui... oui... je comprends : *Une mauvaise lavandière ne trouve jamais une bonne pierre.*

A un enfant qui s'était présenté pour faire remettre un bouton à son paletot, Maman Marguerite répondit : « Tiens, voici du fil, une aiguille et un bouton, couds-le toi-même ; il faut savoir se tirer d'affaire en ce bas-monde. *Celui qui n'est pas capable de se tailler les ongles des deux mains, ne sera pas capable de gagner son pain.* »

Et l'on pourrait ajouter d'autres exemples fort instructifs, à tous les précédents. Mais, ajoutons-y seulement cette rapide peinture d'une scène qui bien des fois se répéta à l'Oratoire du Valdocco pendant la période difficile mais toujours aimée des débuts.

Maman Marguerite s'est réfugiée dans un coin où elle coud sans arrêt.

Sur une table de pauvre, un enfant s'essaye à écrire, fait des barres ; à ses côtés, plusieurs élèves s'acharnent à l'étude ; dans la pénombre, un jeune amateur fait dire des sottises à un violon ; plus loin, des chanteurs, groupés en cercle, s'exercent à déchiffrer des notes.

Près du foyer... Don Bosco surveille une marmite qu'un feu clair fait bouillir ! Il a mis un grand tablier pour

---

protéger sa soutane contre des éclaboussures ; en même temps il raccommode une culotte ! Parfois il se retourne pour dire aux chanteurs qu'ils détonnent et parfois aussi, il bat la mesure avec la cuillère qui lui sert à remuer la polenta.

A ce tableau quelle couleur manque-t-il ? Ce n'est certainement pas celle de la simplicité.



## CHAPITRE XI.

### Sur le chemin du Ciel.

C'est, en effet, sur le chemin du Ciel que marchait, dans la lumière de l'Évangile, notre sympathique héroïne. Ses pas, rapides et réguliers malgré l'âpreté de plus d'un devoir, attestaient la constance et la fermeté de sa volonté, son amour du progrès et son désir inextinguible, inassouvi d'aborder à la perfection chrétienne et, par là même à Dieu. La pratique assidue des Sacrements lui avait inoculé et lui conservait ces énergies saintes qui font les martyrs. Ses vertus étincelaient et Don Bosco n'était pas seul à en admirer la bienfaisance et le rayonnement.

Sans avoir fait le vœu de pauvreté, cette femme forte en avait tout l'esprit et elle y conformait sa conduite.

Malgré la situation nouvelle qui lui était faite à l'Oratoire où venaient, maintenant, des patriciens et des patriciennes auprès de Don Bosco, elle voulut garder ses habits de paysanne et toujours elle s'abstint de jouer à la grande dame. Elle disait : « Les Messieurs et les Dames » savent bien que je suis pauvre ; ils m'excuseront aisément. » Sa robe avait fini par prendre une couleur indéfinie qu'aggravaient encore les différentes pièces dont elle l'avait gratifiée pour parer à l'usure. Don Bosco s'en émut. Il lui dit : « Maman, par charité, prenez une autre robe ; la vôtre a fait son temps et au-delà. »

— Ma robe ne te va plus, mon fils ? Moi, je la trouve fort bien.

— Maman, non, vraiment elle n'est plus convenable. Vous ne pouvez plus, dans ce costume, recevoir les personnes honorables qui viennent à l'Oratoire. On ne voit pas de pareilles robes dans la rue.

— Mais nous n'avons pas le sou !

— Nous nous priverons d'une ration de vin, d'une portion, et vous achèterez une robe.

— Eh bien, soit ! je veux t'obéir.

— Et quel sera le prix ?

— Une vingtaine de francs.

— Les voici.

Marguerite reçut cet argent. Plusieurs semaines s'écoulèrent. L'argent aussi. Don Bosco crut avoir deviné. Il ne se trompait pas. « Ah ! mon cher fils, lui dit maman » Marguerite, il fallait acheter du sel, de l'huile, que sais-je encore ! Un pauvre garçon n'avait pas de souliers ; » un autre n'avait pas de culotte. Tu comprends ?

— Oui, mère, je comprends ; mais, de grâce, habillez-vous comme il faut. Il y va de mon honneur.

— Et le remède à cela ?

— Voici vingt francs, mais ne recommencez pas. Le Bon Dieu nous les envoie, prenez-les.

Les vingt francs, acceptés aussitôt, prirent le même chemin que les autres... Il y a des âmes qui sont saintement incorrigibles ! Maman Marguerite était de cette légion d'honneur !

D'ailleurs qu'elle parlât avec un marquis ou avec un mendiant, peu lui importait la couleur de sa robe. Sa

vertu, son bon sens et sa simplicité transparaient, à son insu et seuls ils attiraient l'attention des visiteurs. « Entrez, disait-elle joyeusement, entrez, Messieurs, et que Dieu vous bénisse. » Puis elle débarrassait les chaises toujours chargées et surchargées de linge à suivre. Quand la conversation languissait, sans en avoir nécessairement l'air, elle priait. Puis elle revenait à l'entretien avec, en général, son meilleur auxiliaire, le catéchisme ! Mais son vocabulaire était plus fleuri, car elle ne manquait pas de finesse. Que si un argument dépassait sa portée, alors et de bon cœur, elle riait de son ignorance personnelle.

Les ennuis qu'elle avait à partager n'altéraient pas son humour. Souriante et riche de prévenances, elle offrait aux amis de l'œuvre tantôt à dîner, tantôt une simple tasse de café. Quand de tels moyens lui paraissaient inférieurs à l'expression de sa reconnaissance, elle disait aux bienfaiteurs de l'Oratoire : « Je prie instamment le » Seigneur de vous bénir et d'acquitter notre dette avec » toute sa générosité divine. »

Idéalement polie sans faire fi de ces civilités qui sont parfois fort onéreuses, elle écoutait digne de remarque, les détails les plus inutiles et se laissait apprendre ce qu'elle savait déjà.

Son union familière avec Dieu l'amenait à prier, peut-on dire, sans cesse. Une fois seule dans sa pauvre chambre elle s'en donnait à cœur joie. Don Bosco, en l'entendant parler avec une telle flamme, lui disait : « Eh ! » maman, à qui en avez-vous ? » Elle répondait : « Tu le sais bien, c'est avec Dieu ; je Le prie pour nos

» enfants. » Chaque fois qu'il lui était loisible de le faire elle allait s'agenouiller devant le Saint Sacrement. Quant à sa dévotion à Marie, elle était si vraie et si brûlante qu'on ne pourrait l'exprimer.

Et cela donnait même à son visage des reflets de sainteté, tout en aiguisant sa psychologie.

Elle avait ainsi des intuitions. Un jour, elle dit à son fils : « Tu as de belles âmes à l'Oratoire, mais il n'en est » pas de plus agréable à Dieu que celle de Dominique » Savio (1). »

— Et comment le savez-vous, mère.

— Je l'ai vu prier, cela suffit. Pour la prière, il oublie l'heure des repas et la récréation ; devant le Saint-Sacrement, il est comme ravi en extase : c'est un ange du Paradis.

Maman Marguerite donnait en effet, une importance extraordinaire à la prière. Deux faits l'affirmeront encore ici.

A un enfant de nature agreste!, ramassé dans la rue et que l'on ne pouvait ni accoutumer au règlement, ni assouplir au travail, elle dit : « Eh bien ! tu ne veux donc » pas gagner ton pain ? Tu préfères donc manger celui » des autres ? Si tu continues, il ne te restera plus le mé- » tier de voleur ! Quel bel avenir ! »

Comme l'enfant lui paraissait insensible, elle lui montra le Rondo, une place sur laquelle on exécutait les condamnés, et elle ajouta : « Vois-tu le Rondo ? Eh bien ! » la prison..., les galères..., ou bien... la potence, voilà

---

(1) La Cause de Béatification et Canonisation de ce merveilleux adolescent est introduite à Rome.

» ta destinée, si tu ne changes pas, malheureux enfant ! »  
Toutefois aussitôt après avoir porté ce rude coup, elle se fit maternellement caressante et dit : « Ecoute, n'attends »  
» pas, c'est aujourd'hui que tu dois te convertir. Mais... »  
» il faut *prier*. Nous *prierons* ensemble, et tu verras »  
» comment le Seigneur te rendra le travail facile et doux »

La cause du bien était gagnée.

Une autre fois ce fut avec son fils que se déroula la scène.

— Je veux bâtir une église en l'honneur de S. François de Sales, lui dit Don Bosco.

— Et l'argent ? De notre petit avoir il ne reste rien, tu le sais. Avant de construire une église, tu feras bien d'y regarder à deux fois et de mettre le Seigneur d'accord avec toi.

— Sans doute, mère, sans doute ; mais vous, si vous aviez de l'argent, m'en donneriez-vous ?

— Avec quel bonheur, mon Dieu !

— Eh bien ! Dieu n'est-il pas meilleur et plus généreux que nous ? De l'argent..., il en a pour tout le monde, et il s'agit d'une œuvre pour sa gloire, il m'en enverra, j'espère, en temps et lieu.

— Eh bien ! *nous prierons* et nous ferons *prier* les enfants, et Dieu te viendra en aide.

Ce fut fait et la faveur fut obtenue. Et qui douterait maintenant que maman Marguerite, femme de prière et travailleuse persévérante, ait été d'un dévouement au-dessus de l'ordinaire ?

Ici encore, les exemples et anecdotes abonderaient et nous nous en voudrions de ne pas signaler à tout le moins le fait suivant.

On était au mois d'Août 1854. Le choléra, ce fléau majuscule ! venait d'éclater à Turin. La mère et le fils qui rivalisaient toujours d'empressement au devoir et de zèle, se dévouèrent, sans hésiter.

La région du Valdocco fut atteinte. Don Bosco, imité par quarante de ses jeunes gens, donna sans trêve son temps, ses soins et son argent aux cholériques.

Maman Marguerite se dépouilla de tout pour n'être pas surpassée par son fils ! En peu de jours, il ne resta à l'Oratoire que les vêtements portés par chacun, ainsi qu'un seul drap et une seule couverture par lit. Alors elle donna la seule nappe restante. Mais comme les demandes de secours en linge affluaient encore, et comme elle avait donné, avec toutes ses coiffes, même son mouchoir de cou, elle demanda à Don Bosco et obtint sans peine, de piller la sacristie !

A l'Oratoire, on ne s'en porta pas « plus mal ! » car grâce à la prière et au dévouement de cette admirable mère et de son fils magnifique, l'œuvre fut préservée du fléau.

Ah ! si du moins, la plupart des riches imitaient la générosité de maman Marguerite !

Mais, ne censurons pas. Une tombe va s'ouvrir...

---



## CHAPITRE XII.

### Une mort enviable.

On était arrivé au mois de Novembre 1856. Maman Marguerite tomba gravement malade: une violente fluxion de poitrine s'était déclarée que ne pourraient neutraliser ni les prières de Don Bosco, ni celles des enfants de l'Oratoire, car Dieu attendait là-Haut, ces jours-là, sa fidèle et héroïque servante.

La malade n'eut pas besoin de s'entendre dépeindre la gravité de son état. Elle comprit sans peine qu'elle arrivait au bout de sa carrière. Elle appela Don Bosco et lui fit ses dernières recommandations dans les termes suivants: « Mets ta confiance dans les hommes qui travaillent » avec toi pour la gloire de Dieu, et non dans ceux qui se » cherchent eux-mêmes, et sache les discerner.

» J'avais en main bien des intérêts; le changement » pourrait avoir des suites fâcheuses, mais ne crains » rien; la Madone est là.

» N'ambitionne pas les œuvres éclatantes, songe uni- » quement à la gloire de Dieu et que la sainte pauvreté » te soit toujours chère en pratique.

» L'exemple de la vertu que l'on prêche aux autres, » voilà l'enseignement efficace. Oui, que ta famille garde » bien l'esprit et l'amour de la pauvreté et Dieu la » bénira! »

Ensuite, elle entra dans des détails confidentiels, révélateurs chacun de la plus profonde perspicacité. Elle sollicita la prière de tous les hôtes de l'Oratoire et promit de n'oublier personne une fois que la Miséricorde de Dieu lui aurait permis d'accéder à la Béatitude.

A un moment donné, elle parut en proie au délire. Fixant alors son regard sur son cher Jean, elle laissa tomber ces paroles singulières : « Mon fils, tu ne vois pas... ; mais tu verras dans la lumière. »

A Joseph, son fils aîné, qui était venu en hâte à son chevet, elle donna ces remarquables conseils : « Elève »  
» tes enfants dans la condition que Dieu t'a faite, à moins »  
» qu'ils n'aspirent à l'état religieux ou à l'état ecclésiastique. Tes enfants seront paysans, mais ils gagneront »  
» honnêtement leur vie. Si l'ambition venait à s'emparer »  
» de vous, vous auriez bientôt dissipé le prix de vos travaux et de vos sueurs. Je ne puis vous en dire davantage, mais, je t'en prie, que ce désir soit la règle de »  
» l'avenir pour toi. Continue le bien que tu fais à l'Oratoire et la Vierge Sainte te comblera de ses bénédictions. »

Quand ce fut l'heure de lui administrer les derniers Sacraments, elle dit à Don Bosco : « Je t'ai préparé autrefois à recevoir les Sacraments de la Sainte Eglise ; c'est »  
» à toi de m'y préparer aujourd'hui. Je veux réciter avec »  
» toi les prières des mourants. Je ne sais pas si ma bouche pourra prononcer les paroles, mais, dis-les bien »  
» clairement, afin que je puisse, du moins, les répéter »  
» dans mon cœur avec toi. »

Et son dernier soir vint. Ses fils, Jean et Joseph, étaient abîmés de douleur plus encore que brisés par la fatigue. La mourante se tourna vers Don Bosco pour lui dire ces mots : « Je t'ai bien aimé, dans cette vie, mais je t'aimerai » mieux encore dans l'autre. Dis à nos chers enfants que » je les aime toujours et que j'ai pleine confiance dans » leurs prières; ils feront au moins une fois la sainte » communion, n'est-ce pas, pour délivrer mon âme ? »

Elle s'arrêta là. L'émotion lui comprimait la gorge et le chagrin étreignait atrocement son fils. Pourtant, quelques instants après, elle reprit le cours de ses dernières réflexions, en ajoutant : « Souviens-toi, mon cher fils, que » cette vie consiste à souffrir; les vraies joies sont là- » Haut... Maintenant, laisse-moi, je t'en supplie, et prie » pour ta mère... Adieu. »

L'humble prêtre, déferent jusqu'au bout, s'éloigna, l'âme et les yeux noyés dans la douleur. Vers minuit, il revint. Sa mère l'aperçut qui voulut le faire retourner dans sa chambre. Il insista pour rester, disant : « Est-ce qu'un fils » peut, à pareille heure, abandonner sa mère ! » Et ses sanglots déchirèrent le silence déjà funèbre de la pièce.

Maman Marguerite resta momentanément sans proférer un mot. Puis, et de son mieux elle dit à son Jean : « Jean..., mon fils..., un sacrifice..., c'est le dernier... » Je souffre de te voir souffrir. Je suis bien assistée. Va » prie pour moi... Je ne veux rien de plus... Adieu. »

Don Bosco obéit. Retiré dans sa chambre, il y étouffait ! A plusieurs reprises, mais en vain, il voulut y faire de la lumière. Finalement il réussit. Il remarqua, chose

encore inexpiquée, que le portrait de sa mère s'était tourné contre le mur !

Inutile de songer à dormir : le sommeil le fuyait, seule la souffrance lui traversait l'esprit et le cœur.

Trois heures sonnèrent. Il entendit des pas. C'était son frère Joseph qui accourait... Il comprit... La vérité lui dit qu'il n'avait plus de mère ici-bas.

La scène qui suivit n'est pas à décrire. Les deux frères, Joseph et Jean, se trouvèrent au Calvaire, devant une dépouille sacrée, celle d'une des mères les plus chrétiennes et les plus parfaites que la terre ait portées.

. . . . .  
« O très pieuse Vierge Marie, dit Don Bosco à la Ma-  
» done, après avoir célébré pour son incomparable  
» maman, nous voilà, mes fils et moi, sans mère ici-bas ;  
» soyez donc, soyez encore plus *Notre Mère*. »

. . . . .  
Ne commentons pas. A Dieu plaise que les mères de famille, en quête d'un souriant modèle, connaissent un jour Maman Marguerite, pour l'imiter aussi pleinement que possible, et pour marcher, comme elle, vers la mort et par-delà la mort, vers Dieu.

---





## TABLE DES MATIÈRES.

---

Au Seuil . . . . .	3
CHAPITRE I. — Marguerite Bosco. Sa naissance ; sa jeunesse . . . . .	5
CHAP. II. — Le mariage et la maternité. — La grande épreuve de la mort et celle de la détresse . . . . .	10
CHAP. III. — L'éducatrice . . . . .	14
CHAP. IV. — Une excellente méthode de correction . . . . .	21
CHAP. V. — La formation des enfants aux vertus chrétiennes . . . . .	24
CHAP. VI. — La bru et la belle-mère. Un second deuil. La première communion de Jean ; sa vocation . . . . .	29
CHAP. VII. — Le petit Jean Bosco devient Don Jean Bosco . . . . .	34
CHAP. VIII. — La mère et le fils en marche vers la perfection sur la voie du sacrifice . . . . .	39
CHAP. IX. — Le premier refuge. Maman Marguerite . . . . .	45
CHAP. X. — La leçon du Crucifix et quelques expressions proverbiales . . . . .	52
CHAP. XI. — Sur le chemin du ciel . . . . .	58
CHAP. XII. — Une mort enviable . . . . .	64





## RENSEIGNEMENTS.

---

1° *A ceux qui nous ont demandé quelques indications sur les Causes Salésiennes, nous répondons comme suit :*

Il y a cinq Causes salésiennes : trois d'entre elles sont déjà introduites à Rome et les deux autres sont à la veille d'y être portées.

La première ? Celle du Vénérable Don Bosco dont la Béatification paraît devoir être prochaine.

La seconde ? Celle du Serviteur de Dieu, Dominique Savio, élève du Vénérable Don Bosco. Cet angélique adolescent mourut à 15 ans, vêtu de l'innocence baptismale. Il est très connu non seulement en Italie, mais encore en France et surtout en Belgique.

La troisième ? Celle d'un prêtre salésien, André Beltrami, que l'on regarde comme un Séraphin de l'Eucharistie et que beaucoup de prêtres et de religieux cherchent déjà à bien connaître et à imiter.

La quatrième ? Celle du Prince Auguste Czartoryski, petit-fils de la reine Marie-Christine d'Espagne, qui se fit prêtre salésien sur le conseil de S. S. Léon XIII et qui mourut en odeur de sainteté.

La cinquième ? Celle de Don Michel Rua, prêtre salésien et premier successeur du Vénérable Don Bosco.

On peut ajouter à ces cinq Causes, celle de la Servante de Dieu, Marie Mazzarello qui fut la première Supérieure Générale des Filles de Marie-Auxiliatrice, famille religieuse fondée par le Vénérable Don Bosco.

2° Le Père *Albert Prin* (salésien) est vice-postulateur des cinq Causes précitées. On peut lui adresser les relations de grâces, faveurs et miracles, les demandes de prières, neuvaines et messes, les offrandes aussi.

*Retenez donc bien son adresse :*

R. P. Albert PRIN,  
vice-postulateur des œuvres salésiennes  
72, avenue du Val d'Or  
Woluwé-St-Pierre  
près Bruxelles  
Ch.-postaux 1606.58.

3° On peut se procurer le Bulletin Salésien (organe mensuel et officiel des œuvres salésiennes), dans toutes les œuvres de Don Bosco. Ce bulletin s'imprime non seulement en français, mais encore dans huit autres langues. Il est répandu à près de 400.000 exemplaires, il coûte annuellement environ trois millions.

4° On peut se procurer les ouvrages salésiens dans les librairies catholiques et dans les maisons salésiennes. Voici, néanmoins, l'adresse particulière à laquelle on peut envoyer toutes les commandes pour les ouvrages en question, d'expression française et d'expression flamande:

Monsieur Edgard CONRARDY, secrétaire  
63, Boulevard Léopold,  
Tournai.  
Ch.-postaux 119.868.

Même adresse pour les cartes postales et les images salésiennes.

5° Les œuvres salésiennes qui relèvent du Provincial des Salésiens de Belgique sont les suivantes:

Orphelinat Saint-Jean Berchams,  
59, rue des Wallons, Liège.  
*(Ecole Professionnelle et Humanités anciennes).*

Oratoire Saint-Charles,  
63, boulevard Léopold, Tournai.  
*(Ecole primaire et professionnelle -  
Humanités anciennes)*

Orphelinat Saint-Joseph,  
Saint-Denis-Westrem.  
*(Ecole professionnelle et Humanités anciennes).*

Institut Saint-Louis,  
Hechtel (Limbourg).  
*(Humanités anciennes).*

Ecole Albert I<sup>er</sup>,  
70, rue des Alliés, Verviers.  
*(Ecole Professionnelle).*

Orphelinat Saint-Georges,  
90, avenue du Val d'Or, Woluwe-Saint-Pierre.  
*(Ecole professionnelle et Humanités anciennes).*

Institut Saint-Raphaël,  
Sougné-Remouchamps.  
*(Ecole moyenne).*

Ecole du Sacré-Cœur,  
rue Neuve, Antoing.  
(Ecole Primaire).

Institut Don Bosco,  
Grand-Bigard.

(*Noviciat et Scolasticat salésiens*).

On peut ajouter l'Institut Saint-Paul de Melles-lez-Velaines où il y a deux sections : celle de l'Ecole primaire et celle des Humanités anciennes réservée aux jeunes gens qui, vocations tardives, aspirent au sacerdoce. Cette maison salésienne relève du Provincial des Salésiens français, car elle est peuplée pour ainsi dire exclusivement de français (enfants, jeunes gens et religieux).

6° A tous ceux qui aiment et soutiennent les œuvres de Don Bosco, nous signalons volontiers les publications qui préluant à la Béatification du Vénérable, sont destinées à faire connaître et estimer de plus en plus la grande famille salésienne. Nous signalerons aussi les ouvrages d'auteurs salésiens. Tous les livres en question peuvent contribuer à former une Bibliothèque dite Salésienne. On peut également les donner, dans maintes et maintes maisons d'éducation, comme livres de prix.

---

A. PRIN, *salésien de Don Bosco* :

Don Bosco au fil des ans,	broché	10.—
id.	id. reliure fantaisie	15.—
id.	id. reliure de luxe	18.—
Le Serviteur de Dieu,	Dominique Savio	2.00
Dans le Sillage de Don Bosco		2.50
Marguerite Bosco, mère du Vén. Don Bosco		2.50

*Paraîtra prochainement :*

Le Prince Auguste Czartoryski, prêtre salésien  
de Don Bosco

*En préparation :*

Le Secret de Don Bosco.

Don Michel Rua, 1<sup>er</sup> successeur de Don Bosco.

André Beltrami, prêtre salésien de Don Bosco.

Les missions salésiennes.

A. AUFRAY, *salésien de Don Bosco* :

Don Bosco, plaquette, traduit en plusieurs langues, (50 <sup>e</sup> mille).	2.50
Une méthode d'éducation, traduite en plusieurs langues.	6.—
En pleine brousse équatoriale, (ouvrage couronné par l'Académie française)	10.—

Noguier de MALIJAY, *salésien de Don Bosco* :

Le Saint Suaire. 5.—

A. LHERMITTE, *salésien de Don Bosco* :

Le Triomphe de la miséricorde. Le Sacré-Cœur  
de Jésus considéré dans l'Évangile et dans  
l'Histoire. Vol. in-12, 74 pages 2,50

Confiance! La Miséricorde de Marie, Reine du Ciel. Feuillet (4 pages) de propagande,  
*en français et en flamand* le cent 3.—

**DON BOSCO :**

Principes fondamentaux de la vraie religion 0,10  
 le cent 8.—

La Jeunesse Instruite de la pratique de ses devoirs et des exercices de la piété chrétienne. Manuel de prières de 400 pages. Reliure pleine toile, tranches rouges 4.50

Le petit Office de la Sainte Vierge relié 2.25

**A. FÈVRE, salésien de Don Bosco :**

Méditations pour tous les jours de l'année,  
 (3 vol.) 12.—

**A. AUDA, salésien de Don Bosco :**

Manuel de chant à l'usage des paroisses et des maisons d'éducation. Toute la partie grégorienne de ce *Manuel* est transcrite sur portées de cinq lignes avec clé de sol et les textes latins accompagnés de leur traduction française. De plus un choix de cantiques en langue vulgaire. Vol. 11,5 x 18, 368 pages 10.—

Étienne de Liège. L'École musicale liégeoise au X<sup>e</sup> siècle. Vol. in 8, 5 planches, 212 pages 10.—

**F. SCALONI, salésien de Don Bosco :**

Le jeune Éducateur chrétien. Manuel pédagogique selon la pensée du Vén. Don Bosco. Vol. in 8, 250 pages 3.50

---

F. SCALONI, *salésien de Don Bosco* :

Les Passions	1.—
Au jeune homme de vingt ans, vol. in 8, 200 p.	3.50
La Bonté de Jésus. Vol. in 8, 240 pages	2.—

H. XHAARD :

Idées pédagogiques de Don Bosco.	2.—
----------------------------------	-----

dans les librairies catholiques,

dans les maisons salésiennes  
notamment au Compte-chèques 119.868,  
de M. Edgard CONRARDY, secrétaire,  
63, boulevard Léopold,  
Tournai.

---

7° La Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens, enrichie d'innombrables indulgences, a son siège central à Turin. Le Révérendissime Don Philippe Rinaldi, recteur majeur des Salésiens de Don Bosco, 32, rue Cottolengo à Turin (9), en est le Supérieur Général.

La Direction secondaire en Belgique a son siège auprès du Provincial des Salésiens Belges. Elle est confiée au R. P. Albert Prin, 72, avenue du Val d'Or, Woluwe-Saint-Pierre. Pour tous renseignements, on peut s'adresser aux Directeurs des différentes maisons salésiennes ou au Directeur de la Pieuse Union.

8 Le moyen de venir en aide aux œuvres de Don Bosco sont indiqués clairement dans la brochure intitulée « Dans le Sillage de Don Bosco ».







Imprimerie VERMANDELE  
rue de Marvis, TOURNAI.